

Culture



Sophie BLANCHY-DAUREL, *La vie quotidienne à Mayotte, Paris, L'Harmattan, Collection repères pour Madagascar et l'océan Indien, 1990, 239 pages, 130 FF et Noël J. GUEUNIER, *La belle ne se marie point, contes comoriens en dialecte malgache del'île de Mayotte, Paris, Peeters, Selaif 306, 1990, 400 pages, 1170 FB**

Michael Lambek

Volume 12, Number 2, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081008ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1081008ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lambek, M. (1992). Review of [Sophie BLANCHY-DAUREL, *La vie quotidienne à Mayotte, Paris, L'Harmattan, Collection repères pour Madagascar et l'océan Indien, 1990, 239 pages, 130 FF et Noël J. GUEUNIER, *La belle ne se marie point, contes comoriens en dialecte malgache del'île de Mayotte, Paris, Peeters, Selaif 306, 1990, 400 pages, 1170 FB**]. *Culture*, 12(2), 99–100.
<https://doi.org/10.7202/1081008ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

paper seems to have changed from the index to the title page, but the content puts pastoralism clearly as a form of capitalism. Ingold, in a characteristically stimulating discussion of the transition from pastoralism to ranching among the Skolt Sami (Lapps) of northeastern Finland, sees this transformation as a fusion of an expanding frontier economy with an indigenous pastoral tradition. Ranching is a form of predation that has many common characteristics with hunting, although both cannot coexist since there is a contradiction in terms of property relations. His essay raises points rather different from those of other contributors, yet probably has some theoretical utility in future cross-cultural comparisons.

Finally I will single out Browman's study of Andean llama and alpaca production as one which has great novelty. In a pioneer study he discusses two historical periods: 1530-1680 and 1680-1890. The ethnohistorical materials give a perspective that is lacking in much of the volume, since similar data are not available for other pastoral groups. He points to the similarities between Andean pastoralism, and that in Tibet and Nepal.

This review can only skim over the different issues raised in this further contribution to the study of migratory pastoralism. The significance of such discussions is both theoretical and substantive. One can only regret the great length of time between the original symposium and the appearance of these proceedings.

Sophie BLANCHY-DAUREL, *La vie quotidienne à Mayotte*, Paris, L'Harmattan, Collection repères pour Madagascar et l'océan Indien, 1990, 239 pages, 130 FF.

et

Noël J. GUEUNIER, *La belle ne se marie point, contes comoriens en dialecte malgache de l'île de Mayotte*, Paris, Peeters, Selaf 306, 1990, 400 pages, 1170 FB.

Par Michael Lambek,

Université de Toronto

Ces deux ouvrages sur Mayotte – le premier une étude ethnographique des locuteurs de la majorité shimaore (bantous), et le second, un recueil de légendes en dialecte kibushy de la langue malgache –

portent sur la question du langage et des catégories locales, et s'appuient sur la conviction que la langue et les contes populaires constituent un lieu essentiel de la culture.

Dans son excellent ouvrage, Blanchy tente de décrire la vie quotidienne à Mayotte au moyen des formations socio-culturelles qui modèlent l'expérience. Bien qu'elle fasse une distinction entre ce qu'elle appelle les « mondes matériel, social et mental », dans la pratique, la voie d'accès qu'elle utilise pour chacun d'eux est avant tout linguistique. Elle fournit des terminologies et des définitions détaillées que viennent compléter des chansons, des poèmes et des références à des légendes (qu'elle a publiées ailleurs). Le résultat est un essai intéressant sur le monde conceptuel des locuteurs shimaores, essai ponctué de regards, la plupart du temps très à propos, en terrain plus proprement psychologique.

Contrairement aux locuteurs malgaches, que je connais bien, les locuteurs shimaores semblent très préoccupés de prestige et de hiérarchie. Malheureusement, l'auteure ne marque pas, dans l'information qu'elle présente, de distinction rattachée au prestige ou au statut du sujet interrogé, pas plus qu'elle n'indique auprès de quelle collectivité elle a travaillé. Dans un tel contexte, il est un peu difficile de juger du caractère général des valeurs décrites. Elle insiste beaucoup sur l'importance des relations mère-fille et sur la fragilité des liens conjugaux. Il aurait été particulièrement utile de traiter de ces questions en tenant compte de la hiérarchie sociale; en effet, la nature abstraite de la discussion cache un problème plus général. Sans étude de cas et sans description du mode d'application des interprétations dans des contextes spécifiques d'interaction tels que les conflits, il n'est pas facile de se faire une idée juste des répercussions concrètes liées aux concepts locaux, et de l'intégration de ces derniers au niveau individuel.

En somme, même si Blanchy a réussi dans une large mesure son portrait de l'éthos local, du « style cognitif, émotionnel et conatif », et de « l'aspect interrelationnel de la vie de l'individu à Mayotte », je doute du caractère essentiel des présomptions qui sous-tendent ses arguments et de son désir de « faciliter la compréhension d'un type humain mahorais » (p. 207; mise en relief du soussigné).

Une qualité essentielle de l'ouvrage est la distinction qu'il établit constamment en fonction de l'appartenance sexuelle. L'analyse de l'auteure des contradictions touchant les relations homme-femme

fournit, selon moi, une toile de fond intéressante pour les légendes présentées par Gueunier, qui ont toutes rapport au sort réservé aux femmes trop difficiles dans le choix d'un mari. La question qu'on aurait envie de poser et pour laquelle aucune réponse n'est fournie est la suivante : dans l'intérêt de qui raconte-t-on ces légendes? Quelle est leur importance idéologique? De prime abord, on pourrait croire qu'elles préviennent les femmes qui seraient tentées de refuser les mariages de convenance; mais la capacité de ces dernières de repousser les prétendants semble remettre en question la force de cette coutume. De plus, les mariages contre lesquels on les met en garde sont tous virilocaux, contrairement à la pratique locale – soit dit en passant, moins stricte que ne semble le suggérer Blanchy – qui est plutôt uxori-locale. Toutefois, il est intéressant de souligner avec l'auteure, qu'en règle générale, ces légendes se « terminent bien » par la rupture du mariage et le retour de l'épouse auprès de ses parents, et non par la formation d'un nouveau mariage. On pourrait en déduire que le mariage lui-même a moins à voir avec les valeurs de réciprocité affinale continue qu'avec les échanges intergénérationnels et l'obligation pour chaque individu, homme ou femme, de perpétuer la communauté.

Quelle qu'en soit l'importance, voici un recueil de légendes ayant un thème commun et qui sont particulièrement bien racontées. Gueunier nous propose, sur des pages en regard, la version originale kibushy et la traduction française. Les notes sont réduites à leur plus simple expression, elles sont pertinentes et discrètes, et indiquent surtout comment le narrateur tire profit du contexte immédiat. Gueunier est un merveilleux linguiste de terrain; sa connaissance de plusieurs langues et dialectes régionaux est sans égale. Son ouvrage est un outil de recherche faisant autorité et qui s'adresse aux spécialistes, un outil idéal, également, pour l'enseignement de la littérature orale au premier cycle, et un trésor pour les nouvelles générations de Mahorais qui subissent la déculturation à une vitesse fulgurante. Succincte, l'introduction est enfin la meilleure présentation de Mayotte que je connaisse.

Gillian FEELEY-HARNIK, *A Green Estate: Restoring Independence in Madagascar*, Washington et Londres, Smithsonian Institution Press, 1991, XXVII + 627 pages.

par Michael Lambek,

Université de Toronto

En 1925, à la mort du souverain du royaume sakalave de l'ouest de Madagascar (ou Bemihisatra méridional), les autorités coloniales françaises n'ont pas permis que le rituel mortuaire soit célébré dans son intégralité. Le roi a été inhumé à la hâte, et le tombeau royal n'a pas été reconstruit de manière à pouvoir accueillir le monarque suivant. La terre est donc demeurée « souillée » jusqu'à ce que la permission de reconstruire le tombeau soit obtenue des autorités nationales en 1972; l'auteure en était alors son premier séjour sur ce terrain. Très complexe, le projet de reconstruction, qui allait être gêné par de nombreuses interdictions rituelles, ne devait être complété que six ans plus tard. Dans l'intervalle, un grand nombre de personnes ont été déplacées de leur village vers des camps de travail, et leurs relations sociales, réorganisées selon des lignages rituels.

Dans un livre très attendu, Gillian Feeley-Harnik décrit la reconstruction du tombeau royal et replace celle-ci dans les contextes politique, historique et culturel. Elle montre comment la transformation en ancêtres des monarques décédés – ancêtres qui se réincarnent en médiums plébéiens, et dont la présence est rendue légitime par les anciens « esclaves » – est indispensable à la structure du système monarchique. Toutefois, elle met davantage l'accent sur les transformations spatiales et physiques dans lesquelles les sujets et les souverains défunts sont tous les deux impliqués et, dans une certaine mesure, unis. La discussion portant sur les peuplements, les maisons, les clôtures et les cours culmine en une analyse symbolique de l'immense clôture en bois franc qui est le point central de la restauration du tombeau.

Même s'il est admis que chez les Sakalaves de la côte nord-ouest, les villages qui accueillent les tombeaux royaux (*mahabo*) sont distincts de ceux qui renferment les habitations des souverains vivants (*doany*), Feeley-Harnik soutient que cette distinction est en réalité un développement datant du 19^e siècle. Immédiatement avant la période coloniale, et durant la période coloniale elle-même, l'intérêt pour les